

## Un épisode de la vie du roi indien Aśoka dans le roman de *Barlaam et Josaphat*

Guillaume Ducœur

*Université de Strasbourg*

**Key Words:** *Barlaam and Josaphat; Aśoka; Avadāna; Buddhist hagiography; literary transmission*

En 1860, dans son article « Die Quellen des ‘Barlaam und Josaphat’ », le folkloriste belge Félix Liebrecht (1812-1890) pointa que, dans la partie narrative du roman, d’autres traditions bouddhiques, outre celle de la vie du Buddha, avaient été intégrées dans l’œuvre, et notamment celle du roi Aśoka qui vécut au III<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>1</sup>. Il ne faisait alors plus aucun doute que certains apogues barlaamiens, tel celui de l’homme fuyant devant la licorne, provenaient d’un fonds bouddhique, plus particulièrement de celui des *Avadāna* relatant les exploits héroïques accomplis par le Buddha ou bien par quelques-uns de ses disciples. Cette identification d’un passage de la vie du grand roi indien Aśoka avait été rendue possible après la traduction qu’avait faite l’indianiste français Eugène Burnouf<sup>2</sup> (1801-1852) de larges extraits de l’*Aśokāvadāna* dans son ouvrage *Introduction à l’histoire du buddhisme indien*<sup>3</sup> à partir de la lecture d’un manuscrit népalais du *Divyāvadāna*<sup>4</sup> qu’il reçut, en

---

<sup>1</sup> Félix Liebrecht, «Die Quellen des ‘Barlaam und Josaphat’», in *Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur*, Zweiter Band, 1860, p. 330. F. Liebrecht donnait alors une date plus haute pour le règne du roi Aśoka, 325 av. J.-C., que celle qui a été par la suite déterminée, à savoir 268 av. J.-C. pour la date de son intronisation (rājasūya) à partir de l’édit XIII (Khalsi, Girnar et Mansehra). On s’étonnera néanmoins qu’en 1993, cette date de 325 av. J.-C. ait été encore reprise par Annie et Jean-Pierre Mahé dans le commentaire de leur traduction de la recension courte géorgienne de *Barlaam et Josaphat*. Annie et Jean-Pierre Mahé, *La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha*, Paris, Gallimard, 1993, p.72, n. 1.

<sup>2</sup> Sur Eugène Burnouf, voir Guillaume Ducœur, *Eugène Burnouf et les études indo-iranologiques*, Université de Strasbourg (coll. «Publications de l’Institut d’histoire des religions», vol. 3), 2022.

<sup>3</sup> Eugène Burnouf, *Introduction à l’histoire du buddhisme indien*, 1844, Paris, Imprimerie royale, p. 319-385.

<sup>4</sup> Après la mort d’E. Burnouf, ce manuscrit fut acheté par la Bibliothèque impériale, l’actuelle Bibliothèque nationale de France où il est toujours conservé (BnF – Ms Sanskrit 53 [ancienne cote Ms Burnouf 97]).

mai 1841, de Brian Houghton Hodgson (1800-1894)<sup>1</sup>. Dès lors, il fut admis que les deux apollogues intitulés «La trompette de la mort» et «L'épreuve des coffrets» trouvaient leur origine dans l'*Aśokāvadāna*<sup>2</sup>, comme le rappela, en 1923, l'égyptologue anglais Wallis Budge (1857-1934) qui affirmait respectivement que «The original form of this Apologue is thought to be the legend of Asoka's brother Vitasoka» et «The Indian original is the tale of Yasar, Asoka's minister»<sup>3</sup>, ou bien encore, en 1993, Annie et Jean-Pierre Mahé dans leur traduction de la recension courte géorgienne de *Barlaam et Josaphat*<sup>4</sup>. Si l'absence dans la littérature manichéenne de ces deux apollogues interroge sur l'histoire de la transmission de la trame narrative de ces deux épisodes de l'*Aśokāvadāna* jusque dans l'œuvre de *Barlaam et Josaphat*, dans ses recensions arabes – du *Kitāb Bilawhar wa-Yūdāsaf* (VIII<sup>e</sup> s., texte perdu), d'Ibn Bābūya (X<sup>e</sup> s.) et ismaïlienne<sup>5</sup> (XI<sup>e</sup> s.) –, ainsi que géorgienne<sup>6</sup> (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.) et grecque<sup>7</sup> (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.), il convient également d'indiquer que l'histoire rédactionnelle de ces deux apollogues, dans la littérature bouddhique, est elle-même fort complexe et atteste la «malléabilité» de ces histoires édifiantes qui ont été tour à tour reprises, réécrites et adaptées par des auteurs bouddhistes tout au long des siècles. Aussi nous proposons-nous de revenir sur cette histoire rédactionnelle bouddhique afin d'apprécier au mieux les éléments narratifs qui furent «martelés» par les auteurs successifs et qui furent par la suite intégrés dans le roman de *Barlaam et Josaphat*, l'ensemble des recensions barlaamiennes témoignant de leur assimilation probablement dès la première version extra-bouddhique.

La littérature hagiographique bouddhique indienne a été constituée durant de longs siècles jusqu'à sa fixation tardive à la période Gupta (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) dans l'Inde du Nord tout autant que sous la

<sup>1</sup> Sur B. H. Hodgson, voir William Wilson Hunter, *Life of Brian Houghton Hodgson*, London, 1896; David M. Waterhouse (ed.), *The Origins of Himalayan Studies. Brian Houghton Hodgson in Nepal and Darjeeling 1820-1858*, New York, 2005.

<sup>2</sup> Wallis Budge, *Baralām and Yēwāsēf being the Ethiopic version of a christianized recension of the Buddhist legend of the Buddha and the Bodhisattva*, Cambridge, University Press, 1923, p. xx.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. xxi et xxii.

<sup>4</sup> Annie et Jean-Pierre Mahé, *La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha*, Paris, Gallimard, 1993, p.72, n. 1.

<sup>5</sup> Daniel Gimaret, *Le livre de Bilawhar et Būdāsaf selon la version arabe ismaïlienne*, Paris, 1971.

<sup>6</sup> *The Balavariani (Barlaam and Josaphat)*, a Tale from the Christian East translated from the old Georgian by David Marshall Lang, University of California, Berkeley, 1966; Annie et Jean-Pierre Mahé, *La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha*, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>7</sup> St. John Damascene, *Barlaam and Ioasaph*, with an English translation by G. R. Woodward and H. Mattingly, W. Heinemann, London, 1914.

dynastie śrīlaṅkaise des Moriya (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.). Dans sa recherche d'appuis politiques solides afin de se maintenir sur les différents territoires royaux dans lesquels il s'implanta, le *saṃgha* bouddhique a très tôt, probablement dès après sa mort, développé un cycle du grand roi Aśoka qui s'était converti à la doctrine du Buddha vers 258 av. J.-C. comme il le proclama lui-même dans l'un de ses édits<sup>1</sup>. Cette conversion fut pour ce *saṃgha* un fait majeur dans son histoire, car elle lui donna l'opportunité d'essaimer sur un vaste territoire, bien au-delà du Magadha. En développant toute une littérature autour de cette conversion que les tenants bouddhistes considéraient assurément comme un marqueur historique – la date du *parinirvāṇa* du Buddha étant alors fixée par rapport à l'avènement de ce roi – le *saṃgha* put renouveler et actualiser une vieille tradition qui remontait peu de temps après la mort du Buddha, celle de rattacher politiquement le fondateur de leur courant religieux au roi du Magadha, c'est-à-dire à la grande figure royale de Bimbisāra. Ainsi, en rattachant le *dharma* bouddhique – personnifiant le Buddha *parinirvāṇé* – au roi Aśoka et à son glorieux passé politique, le *saṃgha* chercha à s'assurer protection et largesses auprès d'autres monarques, alliés ou non de la dynastie des Maurya. La construction de la figure du roi Aśoka par les hagiographes bouddhistes participa à établir le modèle idéaltypique du monarque bouddhiste qui influença au cours des siècles un grand nombre de rois d'Asie du Sud, voire d'Asie du Sud-Est. Si certains épisodes de ce cycle royal bouddhique firent l'objet de représentations figurées dès le II<sup>e</sup> s. av. J.-C. – *stūpa* de Bhārhut – et que ces dernières continuèrent à être sculptées au cours du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – *stūpa* de Sāñcī – jusqu'aux I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. – *stūpa* de Kanaganahalli – d'autres épisodes n'eurent pas le même succès figuratif, à l'égal des deux apoluges qui nous occupent. Néanmoins, ces bas-reliefs permettent d'affirmer que le cycle d'Aśoka fut progressivement élaboré dès la mort du monarque survenue en 232 av. J.-C. Ainsi est-il remarquable que les représentations figurées d'épisodes de la vie du monarque correspondent tout à fait à ceux qui composent l'*Aśokāvadāna* conservé dans le *Divyāvadāna*. Et l'absence de figuration d'autres épisodes invite à supposer à l'inverse que ces derniers furent développés par la suite, au cours des siècles qui suivirent.

Les deux apoluges barlaamiens, à savoir «La trompette de la mort» et «L'épreuve des coffrets» font écho respectivement à l'épisode de Vītaśoka, frère d'Aśoka, ou *Vītaśokāvadāna* et à celui de Yaśas, ministre d'Aśoka, ou *Kunālāvadānam yaśo'mātyopākhyānam*, tous deux conservés dans le *Divyāvadāna*. De fait, cette anthologie bouddhique n'a fait l'objet d'aucune traduction en chinois et le texte sanskrit a lui-même été fixé tardivement, là encore probablement sous les Gupta. Ainsi tels que ces deux récits didactiques apparaissent dans la littérature bouddhique, il est bien difficile de remonter au-delà de la période Kusāṇa durant laquelle le poète bouddhiste Aśvaghoṣa (ca. 80-150)

---

<sup>1</sup> Édit mineur sur rocher 1.

composa son *Sūtrālamkāra* qui n'a été conservé que par une seule traduction chinoise, celle réalisée par Kumārajīva (344-413) vers 405 et intitulée *Da zhuangyan lun jing*<sup>1</sup> (大莊嚴論經, T. 201, vol. 4). L'indianiste suisse Édouard Huber<sup>2</sup> (1879-1914) a montré que le poète Aśvaghoṣa fut à l'origine de la composition et du développement ornemental d'un certain nombre d'avādāna qui furent repris plus tard, parfois en les simplifiant, par l'auteur du *Divyāvadāna*<sup>3</sup>. Ce fut le cas de l'apologue mettant en scène le roi Aśoka et son ministre Yaśas. Mais ce dernier fut déjà intégré à l'*Aśokāvadāna* en tant que cycle d'Aśoka autonome dès 300 ap. J.-C. puisqu'il apparaît dans la traduction chinoise *Ayuwang zhuan* (阿育王傳, T. 2042, vol. 50) réalisée par An Faqin (安法欽) en 306, sous les Jin occidentaux. Ce cycle autonome ne devait néanmoins pas être fixé puisque la traduction faite par Samghabhara (僧伽婆羅, Sengqiepoluo [460-524]) en 512 ap. J.-C. sous le titre *Ayuwang jing* (阿育王經, T. 2043, vol. 50) ne le mentionne nullement. Ainsi, Jean Przyluski (1885-1944) arriva à la conclusion que le cycle d'Aśoka prit naissance à Pāṭaliputra au Magadha peu de temps après la mort du grand monarque et qu'il fut réécrit au Kauśambī (*Aśokasūtra*) puis complété à Mathurā (*Aśokāvadāna*), entre le II<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., au sein de l'école ancienne des sarvāstivādin, avant d'être remanié, d'une part, dans les territoires du Cachemire par Aśvaghoṣa (*Sūtrālamkāra*) puis les mūlasarvāstivādin (*Vinaya*) et les sarvāstivādin (*Divyāvadāna*<sup>4</sup>), d'autre part, au Śrī Laṅkā par les theravādin (*Mahāvamśa*) au V<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>5</sup>.

Ce qui retiendra ici notre attention est le récit cadre de ces apoluges, c'est-à-dire la situation initiale et l'élément déclencheur afin de les comparer avec les recensions barlaamiennes. Dans ces dernières, les deux apoluges – «La trompette de la mort» et «L'épreuve des coffrets» – sont réunis et introduits par un récit cadre mettant en scène un roi d'un pays dont les noms ne sont nullement

<sup>1</sup> Aṣvaghosa, *Sūtrālamkāra*, traduit en français sur la version chinoise de Kumārajīva par Édouard Huber, Paris, E. Leroux, 1908; Sylvain Lévi, «Aṣvaghosa, le *Sūtrālamkāra* et ses sources», Extrait du *Journal Asiatique* de juillet-août 1908, Imprimerie nationale, Paris, 1908.

<sup>2</sup> Sur É. Huber, voir Louis FINOT, «Édouard Huber», in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 14, 1914, p. 1-8.

<sup>3</sup> Édouard Huber, «Études de littérature bouddhique», in *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 4, 1904. p. 698-726.

<sup>4</sup> Pour une traduction en anglais du *Divyāvadāna*, voir *Divine Stories. Divyāvadāna*, 2 parts, translated by Andy Rotman, Wisdom Publications, Boston, 2008 ; pour l'*Aśokāvadāna*, voir John S. Strong, *The Legend of King Aśoka. A Study and Translation of the Aśokāvadāna*, Motilal Banarsiās Publishers (coll. «Buddhist Tradition Series»), vol. 6), Delhi, 1989.

<sup>5</sup> Jean Przyluski, *La légende de l'empereur Aṣoka (Aṣoka-avadāna) dans les textes indiens et chinois*, Paris, P. Geuthner, 1923, p. 117-118.

précisés, ôtant ainsi toute allusion à une quelconque origine indienne. Ce roi est décrit comme ayant été vertueux et, un jour qu'il chevauchait avec sa suite, il aperçut deux hommes pauvrement vêtus. Étant descendu de cheval ou de son char, il alla les saluer. Seules les récits géorgiens et grec ajoutent que le roi reconnut ces deux pauvres hères comme étant des ascètes. Ainsi, les recensions arabes<sup>1</sup> donnent à voir un récit cadre où prévaut la misère sociale à la différence des versions géorgiennes<sup>2</sup> et grecque<sup>3</sup> qui font de cet état de misère la résultante de la vie ascétique. Mais toutes ces recensions poursuivent en indiquant que les gens de la suite royale, offusqués par un tel comportement déshonorant de la part du roi et n'osant lui en faire grief ouvertement, en appellèrent à son frère afin de lui en faire le reproche. S'ensuivent alors les apollogues de «La trompette de la mort» et de «L'épreuve des coffrets» dans lesquels le roi donne une leçon respectivement à son frère puis aux gens de sa suite.

Du côté des apollogues bouddhiques, il existe plusieurs réécritures successives ou contemporaines les unes des autres à partir d'un même récit cadre mettant en scène un roi vertueux qui descend de cheval ou de char et qui vient rendre hommage à des personnes devant lesquelles il ne devrait pas s'incliner. Ainsi, cette situation initiale positive et cet élément déclencheur se retrouve dans les traductions chinoises de deux textes bouddhiques qui n'ont aucun lien avec le roi Aśoka.

Le premier texte est le *Sūtra du roi maître universel* (普達王經, *Pǔdá wáng jīng*, T. 522, vol. 14) qui a été traduit sous les Jin occidentaux (西晉, *Xījìn*), soit entre 265 et 317 ap. J.-C., mais dont le nom du traducteur est perdu. Ce récit, introduit par la formule liminaire propre aux *sūtra* bouddhique<sup>4</sup>, met en scène un roi cakravartin<sup>5</sup> du royaume de Fuyan (夫延) qui vénérait la doctrine

<sup>1</sup> Shaykh as-Saduq, *Kamaaluddin wa Tamaamun Ni'ma* (*Perfection of Faith and Completion of Divine Favor*), translated by Sayyid Athar Husain S.H. Rizvi, vol. 2, Az-Zahra Publications, Mumbai, s. d., p. 206; Daniel Gimaret, *Le livre de Bilawhar et Būdāsf selon la version arabe ismaélienne*, Droz, Paris, 1971, p. 84.

<sup>2</sup> *The Balavariani (Barlaam and Josaphat)*, a Tale from the Christian East translated from the old Georgian by David Marshall Lang, University of California, Berkeley, 1966, p. 73-74; Annie et Jean-Pierre Mahé, *La sagesse de Balahvar. Une vie christianisée du Bouddha*, Paris, Gallimard, 1993, p. 72-73.

<sup>3</sup> St. John Damascene, *Barlaam and Ioasaph*, with an English translation by G. R. Woodward and H. Mattingly, W. Heinemann, London, 1914, p. 71.

<sup>4</sup> «Il a été entendu ainsi:» (聞如是, wén rúshì, T. 522, vol. 14, p. 794c6), néanmoins sans le pronom personnel à la première personne préposé (我, wǒ). Cette histoire aurait été racontée par le Buddha, entouré de 1250 bhikṣu, dans le parc d'Anāthapiṇḍada (T. 522, vol. 14, p. 794c6-7).

<sup>5</sup> 普達王, *pǔdá wáng*, T. 522, vol. 14, p. 794c8. Le terme utilisé diffère de celui utilisé par Kumārajīva pour désigner le roi Aśoka en tant que cakravartin (轉輪王, *zhuǎnlún wáng*, T. 201, vol. 4, p. 312c5 et c7). Le premier terme traduit l'idée d'universalité et du pouvoir royal exercé dans les quatre directions (四方, *sìfāng*, T. 522,

honorable du Buddha<sup>1</sup> et avait toujours un cœur compatissant<sup>2</sup>. Pour rendre hommage aux trois joyaux (Buddha, dharma, samgha), les jours de purification, il se prosternait en posant son visage par terre (稽首, qǐshǒu<sup>3</sup>). Or, son peuple ne connaissait pas les trois joyaux bouddhiques et s'offusqua de cette attitude remettant en cause la dignité de sa fonction royale. Mais ses ministres<sup>4</sup> n'osèrent pas s'en ouvrir à lui. Un jour qu'il sortit du palais avec ces derniers et sa suite, il fit la rencontre d'un ascète [bouddhiste<sup>5</sup>] et descendit immédiatement de son char<sup>6</sup> afin de le saluer en mettant sa tête par terre<sup>7</sup>. Aussitôt, les ministres lui firent des remontrances en disant: «Le grand roi est extrêmement vénérable. Pourquoi mettez-vous votre tête par terre dans la rue devant cet ascète mendiant?»<sup>8</sup>. Le roi donna alors une leçon à ses ministres en leur ordonnant d'aller querir la tête d'un homme mort (死人頭, sǐ rén tóu) ainsi que les têtes d'animaux morts – bœuf, cheval, porc et mouton (牛馬猪羊, niú mǎ zhū yáng)<sup>9</sup> – pour les vendre au marché<sup>10</sup>. C'est ainsi qu'est introduit cet apologue des têtes coupées.

Dans le second texte, à savoir le *Sūtra de divers apollogues anciens* (舊雜譬喻經, *Jiù zápiyù jīng*, T. 206, vol. 4), traduit par le Sogdien Samghavarman (康僧會, Kang Senghui), en 251 ap. J.-C., deux récits – 49 et 50<sup>11</sup> – ont des liens directs avec les apollogues en question. Dans cette anthologie d'avadāna, l'histoire des têtes coupées est introduite par un récit cadre dans lequel un roi, qui n'est pas nommé, allait toujours rendre hommage au Buddha sans éviter ni la boue, ni la pluie, ce qui ennuyait fort ses ministres. Il leur ordonna alors d'aller s'enquérir d'une centaine de têtes d'animaux et d'une seule tête d'homme afin d'aller les vendre au marché<sup>12</sup>. Un second récit, qui suit

---

vol. 14, p. 794c), le second est une traduction littérale du terme sanskrit cakra-vartin, «qui fait tourner la roue [de son char sur son vaste territoire]).

<sup>1</sup> 王身奉佛尊法, wáng shēn fèng fó zūn fǎ, T. 522, vol. 14, p. 794c8-9.

<sup>2</sup> 常有慈心, cháng yōucí xīn, T. 522, vol. 14, p. 794c9.

<sup>3</sup> T. 522, vol. 14, p. 794c11.

<sup>4</sup> 群臣, qún chén, T. 522, vol. 14, p. 794c13.

<sup>5</sup> 道人, dàorén, T. 522, vol. 14, p. 794c15. Le terme désigne en premier lieu l'ascète taoïste.

<sup>6</sup> 下車, xià chē, T. 522, vol. 14, p. 794c16.

<sup>7</sup> 頭面著地, tóumiàn zhuó dì, T. 522, vol. 14, p. 794c16.

<sup>8</sup> 大王至尊 何宜於道路爲此乞勾道人 頭面著地, dà wáng zhì zūn, T. 522, vol. 14, p. 794c18-19.

<sup>9</sup> T. 522, vol. 14, p. 794c20.

<sup>10</sup> 於市賣之, yú shì mài zhī, T. 522, vol. 14, p. 794c23.

<sup>11</sup> *Cinq cents contes et apollogues*, extraits du *Tripitaka* chinois et traduits en français par Edouard Chavannes, tome I, E. Leroux, Paris, 1910, n° 143 et 144, p. 415-416.

<sup>12</sup> T. 206, vol. 4, p. 518c4-5.

immédiatement l'apologue des têtes coupées, fait mention d'un roi qui autrefois, lorsqu'il partait en tournée, descendait de son char toutes les fois qu'il apercevait un śramaṇa pour le saluer<sup>1</sup>. Un religieux dit alors au roi qu'il ne devrait pas descendre ainsi de son char. Mais le roi répliqua qu'en aucune façon, il descendait de son véhicule, puisqu'au contraire, il montait, car en rendant hommage aux śramaṇa, il monterait, après sa mort, au monde des dieux.

Dans la traduction chinoise de l'*Aśokāvadāna* réalisée par An Faqin en 300 ap. J.-C., un avadāna raconte que le frère cadet du roi Aśoka, nommé 宿大哆 (Sudaduo, Sudatta?), avait mis sa foi dans des doctrines non-bouddhiques (外道, wàidào) et qu'il décrivait la doctrine du Buddha (佛法, fófǎ)<sup>2</sup>. Le roi lui fit la leçon en le confrontant à la mort et ce frère finit par se convertir à la doctrine bouddhique. Cet apologue fait écho à celui de «La trompette de la mort». Néanmoins, le récit cadre ne correspond aucunement à celui des recensions barlaamiennes. C'est en effet dans l'avadāna mettant en scène Aśoka et son ministre Yaśas<sup>3</sup> que l'on retrouve les éléments narratifs propres aux versions bouddhiques et à celles de *Barlaam et Josaphat*. Cependant, si l'on retrouve bien le fait que le roi se prosternait devant des religieux qu'il rencontrait, il n'est aucunement question ni de sortie du palais en compagnie de sa suite, ni de descente de cheval ou de char. De fait, ces éléments sont présents dans la traduction chinoise de l'œuvre ornementée – *Sūtrālamkāra* – du poète Aśvaghoṣa, réalisée par Kumārajīva. Là le roi Aśoka descendait de cheval (下馬, xià mǎ) chaque fois qu'il voyait des disciples du Buddha (佛弟子, fó dízí) en touchant leurs pieds (接足, jiēzú) sans considération aucune pour leur ancienneté – novice ou ancien (不問長幼必, bù wèn cháng yòu bì) – dans le samgha<sup>4</sup>. Le mécontentement de son ministre Yaśas, «ayant une opinion vicieuse sans foi» (邪見不信, xiéjiàn bùxìn) dans le Buddha vint du fait que le roi Aśoka se prosternait ainsi devant des moines bouddhistes dont certains étaient issus de basses castes (vaiśya, śudra, caṇḍāla et autres artisans<sup>5</sup>). Cette thématique sociale est propre au poète Aśvaghoṣa qui en fit l'un de ses sujets privilégiés dans ses compositions littéraires. L'auteur du *Divyāvadāna* reprit, en les simplifiant, les éléments narratifs du *Sūtrālamkāra* d'Aśvaghoṣa. Le fait, par exemple, de descendre de cheval n'y apparaît plus<sup>6</sup>.

Ainsi voit-on se dessiner l'histoire des récits cadres de ces apollogues bouddhiques. Il apparaît que les premiers avadāna ne portaient pas sur l'histoire d'Aśoka, mais qu'ils renvoyaient à un apologue dans lequel autrefois un roi universel aurait mis à mal sa fonction royale en rendant hommage au Buddha et en posant sa tête sur ses pieds. De là dériva la variante selon laquelle un roi en tournée lorsqu'il voyait

<sup>1</sup> 每見沙門輒下車爲沙門作禮, měi jiàn shāmén zhé xià chē wéi shāmén zuòlǐ, T. 206, vol. 4, p. 518c14-15.

<sup>2</sup> T. 2042, vol. 50, p. 106a21.

<sup>3</sup> T. 2042, vol. 50, p. 129c22-130a15.

<sup>4</sup> T. 201, vol. 4, p. 274a14-16.

<sup>5</sup> T. 201, vol. 4, p. 274a19-21.

<sup>6</sup> Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, 1844, Paris, Imprimerie royale, p. 374.

un disciple du Buddha descendait de son char pour lui rendre hommage. Les auteurs de l'*Aśokāvadāna* reparent ce *topos* anonymisé pour l'attribuer au grand roi Aśoka sans faire mention aucune de la descente du char, mais tout en accentuant le caractère bouddhique<sup>1</sup>. Puis au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., Aśvaghoṣa composa son *Sūtrālamkāra* en ornementant le récit cadre, le roi Aśoka faisant alors sa tournée non plus en char, mais à cheval, et en nommant son ministre Yaśas, nom qui fut, dans l'*Aśokāvadāna*, celui du supérieur du monastère Kukkuṭārāma que visita à plusieurs reprises le roi Aśoka afin de s'entretenir avec lui<sup>2</sup>. Quant à l'auteur du *Divyāvadāna*, il s'inspira du *Sūtrālamkāra* dont il simplifia les ornementations.

Dans les recensions barlaamiennes, c'est assurément le récit cadre type anonymisé qui a prévalu. Il a servi à introduire deux apoluges qui étaient bien distincts du côté bouddhique. Ainsi a été enchassé entre le récit cadre et l'apologue de «L'épreuve des coffrets», celui de «La trompette de la mort». Dans les versions d'Ibn Bābūya et ismaélienne, ce qui offusque les ministres est l'attitude du roi qui déshonore sa fonction royale en descendant de cheval pour aller saluer deux pauvres. On notera que, dans les versions bouddhiques, il n'est jamais fait cas de deux hommes misérables, mais toujours d'un seul ascète bouddhiste ou de nombreux disciples du Buddha<sup>3</sup>. Ainsi, à l'agir déshonorant du roi vertueux qui s'incline devant deux hommes vêtus de guenilles, les ministres allèrent se plaindre au frère du roi, non nommé, le Sudatta ou Vītaśoka de l'*Aśokāvadāna* qui ouvre l'apologue de la condamnation à mort. Les auteurs des recensions chrétiennes, quant à eux, réintègrèrent le caractère ascétique de ces deux hommes pauvrement vêtus. Bien qu'il s'agisse, tout comme dans les versions d'Ibn Bābūya et ismaélienne, de mettre en avant la distanciation entre la fonction royale et un statut social dégradant, il n'en reste pas moins que les auteurs chrétiens mirent en valeur le fruit d'un ascétisme rigoriste, le roi ayant immédiatement reconnu en eux des ascètes chrétiens. De fait, l'idéal chrétien de la vie monastique, proche de celui du bouddhisme, entraîna une relecture qui réidentifia les deux hommes pauvres à des ascètes.

Les éléments narratifs barlaamiens communs qui structurent chacun des récits cadres peuvent s'énumérer ainsi: un roi – vertueux – un jour – alors qu'il chevauchait avec son armée – rencontra deux

<sup>1</sup> La tête de l'homme, par exemple, est celle d'un suicidé: 自死, zìsǐ, T. 2042, vol. 50, p. 129c28. Le roi n'a donc joué aucun rôle karmique dans la mort de cet homme dont la tête devra être vendue au marché par son ministre Yaśas.

<sup>2</sup> Dans l'*Ayuwang zhuan* (阿育王傳, T. 2042, vol. 50), traduction chinoise de l'*Aśokāvadāna*, le ministre est déjà nommé Yaśas, mais il semble que les derniers apoluges de cette traduction aient été ajoutés tardivement, après l'œuvre d'Aśvaghoṣa. Sur le glissement opéré depuis le moine Yaśas d'un monastère au pays de Vṛji, au sthavira supérieur du monastère de Kukkuṭārāma, puis au ministre hérétique Yaśas dans les versions cachemiriennes, voir Jean Przyluski, *La légende de l'empereur Aṣoka (Aṣoka-avadāna) dans les textes indiens et chinois*, Paris, P. Geuthner, 1923, p. 108-109 et 191.

<sup>3</sup> Dans les recensions barlaamiennes, ces deux pauvres renvoient aux deux mendians (cf. versions d'Ibn Bābūya et ismaélienne) rencontrés par le jeune prince Būḍāṣf quelque temps auparavant, dont l'un, malade, avait le teint jaunâtre (cf. versions géorgienne et grecque).

pauvres – et descendit de son cheval – pour aller les saluer. Ces éléments qui viennent d'un *topos* de la littérature édifiante bouddhique suivent bien ceux présents dans l'*Aśokāvadāna* et le *Sūtrālaṃkāra*. Néanmoins, il convient de demeurer prudent sur une éventuelle reprise de ces récits bouddhiques, car les deux apollogues barlaamiens, quant à eux, diffèrent, non pas dans leur signification édifiante respective, mais bien dans leurs éléments narratifs, l'histoire de Vītaśoka usurpant le trône et condamné à mort diverge du retentissement de la trompette royale comme verdict de condamnation à mort, et les têtes coupées d'animaux et d'un homme diffèrent des coffres<sup>1</sup> emplis soit de charognes soit de joyaux. Mais ce qui semble assuré est que les auteurs non-bouddhistes qui ont eu quelque intérêt à réécrire la vie du prince Siddhārtha Gautama d'après le cycle de Kapilavastu ont également puisé à d'autres sources bouddhiques d'inspiration royale. Si l'on admet que la littérature édifiante tel l'*Aśokāvadāna* fut construite pour instruire les jeunes princes et rois bouddhistes, voire pour convertir certains rois à la doctrine du Buddha, il ne fait aucun doute que ceux d'entre les non-bouddhistes qui s'en sont inspirés eurent à leur tour le même dessein afin de s'assurer de la protection et des largesses des monarques, à commencer par les théologiens chiites, si ce n'est avant eux par les prêcheurs (afrinsaran) manichéens.

---

<sup>1</sup> Sur l'emploi de coffres par les rois indiens dans des apollogues, voir notamment Theodor Benfey, *Pantschatantra: fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen*, Erster Theil, F. A. Brockhaus, Leipzig, 1859, p. 408-410.